

Mystification

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **37 (1899)**

Heft 29

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197653>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASSENSTEIN & VOGLER
 PALUD, 24, LAUSANNE
 Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bière, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
 SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
 ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.
 Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
 Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
 Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Lettre du Tir cantonal.

Madame Sylvie P., aux Ormonts-dessus.

Ma chère Sylvie,

Tu vois que je tiens ma promesse de t'écrire. Franchement, je n'y ai pas grand mérite. Tout à l'heure, quand nous avons traversé tous ensemble la place de fête, après avoir jeté un coup d'œil aux carrousels et autres amusements du même genre, mes camarades m'ont entraîné devant le rond de danse. En bons Ormonans qu'ils sont, ils n'ont pu résister au désir d'en tourner une.

Moi, je suis resté là; en regardant tourner les couples, j'avais dans l'âme, non pas le bruit des cuivres criards, mais le son des violons et des clarinettes qui, à la Bernesuse de l'an passé, jouèrent cette sautiche ormonanche, dont le souvenir nous restera toujours cher, puisque c'est alors que tu dis le oui qui nous a rendus si heureux. Et j'ai laissé la place de fête, et je suis rentré causer un moment avec toi.

Je ne suis guère écrivain pour te décrire l'aspect d'Yverdon pendant ces jours de fête, pour te raconter cette rumeur formée de mille cris différents et discordants, dont je sors la tête cassée; c'est si différent de notre paisible retraite au pied des Diablerets.

La fête a deux centres principaux, bien différents l'un de l'autre: le stand et la place de fête.

Celle-ci ressemble à toutes les places de fêtes. D'un côté, c'est la cantine, vaste construction, où les garçons passent en courant, tandis que, l'air méditatif, le patron caresse sa belle barbe blonde en jetant de côté et d'autre ce regard du maître auquel rien n'échappe.

Au centre, c'est le pavillon des prix, à l'entrée duquel, graves, solennels, deux gendarmes vaudois veillent en grande tenue.

Autour, ce sont les baraques de tout genre: carrousels, montagnes russes, cinématographes, panoramas, tir au flobert, etc.

Et, au milieu de tout cela, de la jeunesse, beaucoup de jeunesse, la fleur de la jeunesse vaudoise.

Tout un village des environs a débarqué, il y a un instant. Sur de longs chars à ridelles, ornés de drapeaux multicolores, avec de petits sapins au milieu desquels s'épanouissaient — ô Linné — des roses blanches ou rouges, ils étaient là, *cougnés* les uns contre les autres et ne s'en plaignaient pas.

Les garçons sont descendus et les belles filles ont sauté dans leurs bras. Puis on a défripé les robes blanches, bleues ou rouges, soignées les chevaux et l'on est entré chez Girardet, afin de chasser la poussière.

Tandis que le vin blanc pétillait dans les verres, on a épilé avec des éclats de rire l'inscription patoise qui est à l'entrée :

Teni d'é bon
 Coumeint n'a rotze
 Oudé-vo bravos z'amis.
 Et mira bein po écliafà lo brotze
 Et lo tieu dà z'énemis.

En attendant, on *éclafe* un raisin et le cœur de sa bonne amie...

Et les voilà maintenant qui débouchent sur la place de fête, glorieux comme on l'est à vingt ans, quand on a l'amour en tête, quelques écus dans sa poche et du soleil autour de soi.

Pendant un moment, on suit le passage dans la foule... tel, le Rhône, à son entrée dans le lac, ne se mélange pas tout de suite, puis, peu à peu, chacun s'esquive avec sa chacune. — A ce soir, pour le retour. Amusez-vous bien !!

Mais voici des exclamations qui partent près de nous :

« Eh ! adieu, Julie, que dis-tu de bon ? »

— Tout de bon, Louis, et toi, que dianstre fais-tu par là ?

— Tu vois, on vient faire un petit tour par ce tir cantonal. Quel bon nouveau de te voir. Je m'attendais au moins pas à te rencontrer.

Ce sont deux amoureux qui, depuis quinze jours au moins, se sont donné rendez-vous, mais pour la galerie, il faut avoir l'air de se rencontrer par hasard.

Et la galerie fait semblant d'y croire.

Puis, c'est un vol de demoiselles d'honneur, jolies comme tout dans leurs robes blanches — oh ! n'aie pas peur, ma Sylvie, tu sais bien que... bref, je m'entends et toi aussi.

Passons au stand, veux-tu ? Ici, c'est un monde différent. On est presque recueilli. Si ce n'était la pétarade continue que, de son martèlement incessant, triturant votre cervelle, on serait tranquille. C'est ici qu'il faut venir pour voir le tireur de profession.

Veux-tu son portrait ? Il se recrute dans toutes les classes de la société : c'est un paysan, un montagnard, un juge cantonal, un gratte-papier ou un auneur de calicot; mais il a toujours la même *binette*. Les mains sont blanches ou soignées, suivant sa profession, mais il parle toujours le même langage. Il n'a à la bouche, que les mots de *guidon fin* ou *rasé*, *cible tournante*, *nirre* ou *miron*.

Il est vêtu d'une blouse commode, dont les vastes poches recèlent toute une cuisine ou toute une pharmacie. Il a une quantité de connaissances qu'il ne voit qu'aux tirs fédéraux et cantonaux, et dont il ne sait rien, si ce n'est qu'ils sont *finis tireurs*. — Il est venu au stand dès l'ouverture du tir — pour déposer son arme, dit-il — en réalité, pour étudier une quantité de détails dont un simple mortel ne se doute pas. Il faut savoir à quel moment de la journée le soleil rabat sur les cibles, quand vient le vent, de quel côté il faut prendre l'*em-pare*, etc., etc...

La place de fête n'a aucun attrait pour lui. A peine ira-t-il y faire un tour avant de repartir.

C'est qu'un bon tireur doit avoir l'œil vif, le bras solide et la jambe sûre. Il ne se risquera donc pas au carrousel, ni au bal. Tout au plus, cassera-t-il une ou deux pipes.

Voici une bande qui arrive. Ce sont des naturels du Pays-d'Enhaut; leurs pas de montagnards les dénonce. Armés comme des Calabrais, malgré leurs mines débonnaies, chacun

a deux fusils: le fusil d'ordonnance et la carabine. En cherchant bien, on aperçoit encore quelques crosses de revolver qui sortent des poches. Et les *noms de sort*, les *té raodzai pi*, *vingt-cinq mille millions* roulent à qui mieux mieux dans ces bouches de *medais*.

Voici une société de tir du Gros de Vaud, qui vient de concourir au tir de sections. Oh ! l'admirable accent des bords de la Mentue. Instinctivement, quelques indigènes des bords de la Reuss se retournent, croyant entendre leur idiôme, et quelques chiens peureux se hâtent de se cacher. Un peu ahuris, les pauvres garçons suivent leur président qui va, vient, se démène, s'éponge, prodigue les conseils :

— Ne vous pressez pas. Allez-y *doucemeint*, prenez le guidon un peu grossier et lâchez droit sur les trois heures.

Voici un Confédéré *vo Bern*. Il n'a pas osé mettre son acte d'origine à son chapeau, mais il compte sur sa mine pour le faire reconnaître. Il n'a du reste pas tort. Du pas calme et mesuré qui s'accorde si bien avec le *Berner-marsch*, il arpente le stand. De temps à autre, un cri guttural, sorti de sa bouche, indique que quelque chose vient d'attirer son attention. Non pas qu'il *s'épate*: un Bernois ne s'épate de rien. Il daigne tirer; il s'installe posément, rejette en arrière le chapeau de paille, qui donne à nos amis du pied du Gurten un air si ineffable, et promène autour de lui un regard noble et fier.

Ne restons pas près de lui: si l'on marque pendule, là-bas à la cible, quelques-uns de ses *Donnerwetter* pourraient bien nous retomber sur le dos.

Voici des Genevois: les Marseillais de la Suisse. Tous ces *Capitaines Fracasse* ont déjà leur petit plumet et le chapeau sur l'oreille. Le secrétaire, qui les voit venir, se dit avec terreur: « Mon ami, fais-toi petit, et vous, *pauvres derbons*, gare à vous... »

Mais, je m'aperçois que je m'allonge terriblement. C'est que j'en aurais jusqu'à demain à te raconter tous les petits tableaux qui me passent sous les yeux. Le reste sera pour quand je reviendrai.

Adieu, ma Sylvie, bonne nuit.

Ton DAVID.

P. S. — Sais-tu ce que j'ai vu de plus beau à Yverdon ? Ce n'est ni les demoiselles d'honneur, ni les prix, ni la décoration de la ville... c'est... les gendarmes vaudois, et surtout... un gendarme, celui qui était aujourd'hui à l'entrée du stand, lors de l'ouverture du tir. Mieux qu'en écoutant les discours patriotiques, c'est en le regardant que je me suis senti fier d'être Vaudois.

Jusqu'à présent je respectais la gendarmerie, maintenant je commence à l'admirer.

Pour copie conforme.

PIERRE D'ANTAN.

Mystification.

Un de nos photographes lausannois nous écrit pour nous prier de reproduire l'histoire d'une amusante mystification, dont furent du-

pes les nombreuses sommelières du buffet de l'exposition horticole de 1888, installée sur la place de Montbenon. Après quelques recherches, nous avons retrouvé dans la collection du *Conteur* de la dite année la boutade qu'on va lire et qui est évidemment celle à laquelle notre correspondant fait allusion :

» Une jolie farce a été jouée, l'autre matin, aux dix gracieuses sommelières, desservant le buffet de l'Exposition, si correctement tenu par M. Cottier de l'hôtel Belle-vue. C'était une demi-heure avant que l'entrée fût ouverte au public. Ces jeunes filles caquetaient ensemble autour des tables, lorsqu'on vint tout à coup les avertir qu'on allait les photographier en groupe, dans leur coquet costume de Montreux.

Dans les mains de l'une, on mit un plateau, dans celles d'une autre, une assiettée de sandwiches; une troisième portait une bouteille de Treytorrens; une quatrième une chope de bière, etc., etc.

C'est ainsi qu'elles furent conduites près du jet d'eau, tandis qu'un peu plus loin, un monsieur coiffé d'un chapeau mou, à bords rabattus, comme pour mieux se garantir du soleil, et portant de grandes conserves bleues, se dissimulait derrière son appareil.

Cet appareil, d'un nouveau genre, se composait d'un tabouret, sur lequel on avait placé une caisse à bouteilles, recouverte d'un grand tablier de jardinier.

Le fond d'une carafe simulait l'objectif.

L'arrangement du groupe fut vraiment amusant. Jamais on ne mit à contribution tant de bonne volonté. Jamais la pose n'était assez académique, jamais le sourire n'était assez gracieux. Ici, c'était un bras qu'on arrondissait, une main qu'on retournait, une jambe, un pied qu'on faisait valoir, un chapeau qu'on inclinait légèrement sur l'oreille, etc., etc.

Le tout était à croquer.

— Attention, mesdemoiselles!... que personne ne bouge plus!...

Voyons, voyons, là-bas, vous fermez trop les yeux. Et vous, la tête légèrement inclinée, je vous prie... C'est ça... Immobilité complète... Maintenant, attention: une... deux... trois!... C'est bien, merci, mesdemoiselles.

Le groupe se disperse et le babil commence :

— Oh! pourvu que ça réussisse!

— C'est dommage, je crois que je me suis pincé les lèvres sans le vouloir.

— Louise, tu es une sotte, tu m'as fait rire.

— Quel joli souvenir de l'Exposition nous aurons là.

— N'est-ce pas... ce sera ravissant!

— Je veux l'envoyer à Victor... Il me trouvera bien dans ce costume... Crois-tu pas?... — Tais-toi!... et Charles!...

Effet de brouillard.

Le peintre Balissoir, après avoir longtemps cherché sa voie, s'était décidé pour le paysage. Il avait essayé tous les genres, peint des tableaux d'histoire, des tableaux de genre, des scènes d'intérieur; il avait représenté des Vénus, des cruches cassées, des Dianes, des danseuses, des Judith, toujours sans succès.

Peignons la nature, s'était-il dit, il n'y a que cela de vrai, et il était devenu paysagiste.

Il cherchait en vain à faire recevoir ses œuvres au salon.

Sans se décourager, il présentait tous les ans un nouveau paysage qui était impitoyablement refusé. Il caressait sa grande barbe (il portait une grande barbe), déclarait que les membres du jury étaient des crétins et continuait à brosser des couchers de soleil, des levers de lune, des matins, des crépuscules.

Un chevalet et un pliant sous le bras, sa boîte à couleurs derrière le dos, il errait dans la campagne, en quête de sujets, cherchant l'inspiration.

Cela variait suivant les saisons.

En automne, il peignait des clairières aux arbres jaunis, des bois dont les sentiers étaient jonchés de feuilles, des soleils pâles.

En hiver, il accouchait de villages ensevelis sous la neige, éclairés par un soleil blafard; des paysages désolés avec des arbres chargés de givre, des tourbillons de blancs flocons.

Sa neige ressemblait à du fromage blanc.

Au printemps, il peignait des lilas, des prairies émaillées de fleurs dans lesquelles des petites femmes effeuillaient des marguerites.

En été, il retraçait des scènes de la moisson; il peignait des voitures de foin, des moissonneuses aguichant des moissonneurs, et, ça et là, des meules de paille aux reflets dorés.

Ses meules ressemblaient à des mottes de beurre.

Il ne pouvait parvenir à lécher le jury. Il commençait à prendre de l'âge et le succès ne venait pas; en attendant, il faisait maigre chère.

Ce jour-là, dans son atelier situé au sixième étage, il travaillait mélancoliquement au tableau qu'il préparait pour le salon.

Il représentait « un coin de la Marne. »

Il travaillait févreusement.

La Marne coulait, paisible, entre deux haies de saules; un pêcheur à la ligne embellissait le paysage; au loin, un moulin à vent déployant ses larges ailes donnait l'illusion du mouvement.

Le ciel, couvert de nuages, semblait peser un orage.

Balissoir s'arrêtait de temps en temps, se reculait, posait une main au-dessus de ses yeux en guise d'abal-jour et contemplait son ouvrage.

Il paraissait satisfait.

— Je crois que je vais leur en boucher un coin, cette fois, murmura-t-il; s'ils ne sont pas contents, c'est qu'ils y mettront du parti pris, c'est qu'ils sont jaloux.

Oh la jalousie, voilà ce qui perd les artistes!

La veille du salon, le « coin de la Marne » était terminé; après avoir donné le dernier coup de pinceau, Balissoir envoya chercher le commissionnaire du coin, un brave Auvergnat qui s'empressa de répondre à son appel.

— Vous allez me porter ceci au salon, dit l'artiste.

— Oui, mochieu, dit l'Auvergnat.

Il déposa ses crochets et prit le tableau à pleines mains.

— Faites attention! cria Balissoir, ce n'est pas sec.

— Ça ne craint rien, mes habits sont chales.

— Il s'agit bien de vos habits!

L'Auvergnat avait placé le tableau le haut en bas.

— Oh! que chest choli, dit-il.

Le peintre remit le tableau à l'endroit.

— Chest moins beau comme ça, dit l'Auvergnat; chest presque aussi choli que l'encheigne de mon cougîn, le marchand de vins.

— Quelle brute! se dit le peintre.

L'Auvergnat chargea le tableau sur ses crochets et plaça le tout sur son dos; le peintre lui couvrit la porte en lui recommandant de prendre les plus grandes précautions.

Deux heures après, l'Auvergnat revint avec le tableau.

Balissoir pâlit.

— Vous n'avez pas laissé mon tableau? demanda-t-il.

— Perchonne n'a voulu le garder.

— Comment cela?

— Quand je chuis entré, j'ai trouvé de beaux méchieurs décorés qui m'ont arrêté; ils ont regardé l'encheigne; il y en un qui a dit:

« — Quel est le galapia qui a fait ça? »

« — Chest mochieu Balissoir, rue Campagne-Première, ai-je répondu.

« — Rempotez vite ça! qu'il m'a dit. »

Il m'a montré la porte et me voilà.

— Quels mufles! s'écria Balissoir.

L'Auvergnat avait pris le tableau.

— Qu'est-ce que ça reprégent? dit-il.

Sans doute pour mieux voir, il passa sa manche sur la peinture fraîche.

Balissoir poussa un eri.

— Qu'avez-vous fait! s'écria-t-il.

Le paysage ne présentait plus qu'un brouillard confus.

Balissoir s'empara d'une paire de pincettes.

— Misérable! dit-il, retire-toi, ou je ne réponds plus de moi.

— Et ma courche? dit l'Auvergnat.

Balissoir lui jeta cent sous et le poussa dehors.

Quand il fut seul, il plaça son œuvre sur un chevalet et il l'examina.

Le désastre était complet.

L'Auvergnat, avec sa manche, avait étendu la couleur sur toute la surface du tableau dont on ne distinguait plus le sujet que confusément, comme si une brume épaisse était venue obscurcir le paysage.

Balissoir se frappa le front.

— Quelle idée! s'écria-t-il.

Il regarda de nouveau le tableau.

— Mais oui, c'est un effet du brouillard épatant! je n'en ai jamais vu d'aussi réussi; je vais le retourner au salon en changeant le titre.

Le lendemain, il renvoya son œuvre au salon en la baptisant: « Effet de brouillard. »

Non seulement les membres du jury ne reconnurent pas la toile qu'ils avaient refusée la veille, mais ils s'exaltèrent devant le paysage de Balissoir.

— C'est merveilleux! s'écria le président du jury.

— C'est renversant, répétèrent en chœur les jurés.

— Jamais on n'a vu un effet de brouillard pareil; c'est la réalité même.

— Par quel procédé inconnu l'auteur a-t-il pu arriver à un pareil résultat?

— C'est un chef-d'œuvre!

— Messieurs, ajouta le président, c'est un maître qui se révèle.

Le tableau fut reçu à l'unanimité.

Quand Balissoir apprit la nouvelle, il battit un treuchet.

— Enfoncé le jury! s'écria-t-il.

Il fit le tour des cabarets de Montmartre pour apprendre la bonne nouvelle aux camarades.

— J'expose cette année, disait-il modestement.

— Pas possible, disaient les uns.

— Tu t'es reçu? demandaient les autres, incrédules.

— Comment, si je suis reçu! protestait Balissoir.

— Tous mes compliments, mon cher.

Et les bons petits camarades enrageaient.

Balissoir connut les joies du succès.

Ce fut bien autre chose quand le salon fut ouvert; sa toile fit fureur. Chacun s'exaltait devant ce brouillard d'un réalisme saisissant; les maîtres détaillaient l'œuvre, cherchant à l'expliquer, unanimes pour l'admirer. Balissoir, inconnu la veille, était célèbre.

La critique n'eut que des éloges et le peintre obtint une médaille de deuxième classe.

Il était arrivé; il donna un dîner à ses amis dans un restaurant célèbre de Montmartre: *Au Rat pelé*.

Il oublia d'inviter l'Auvergnat.

L'ingrat.

Dès lors, Balissoir fut condamné à peindre des effets de brouillard; il eut beau faire, il ne put en réussir un deuxième. La critique lui rappelait toujours le premier; il devint pour lui ce qu'est pour Paladine cette délicieuse romance de *Mandolinata* qu'on lui jette toujours à la tête.

— Où sont les brouillards d'antan? s'écriaient les critiques; refaites-nous-les.

Désespéré, Balissoir refit son tableau des bords de la Marne et passa sa manche dessus; hélas! l'Auvergnat n'était plus là, il n'en résulta qu'une immense tache.

Il y a des chefs-d'œuvre que l'on ne recommence pas.

Balissoir est mort fou.

EGÈNE FOURRIER.

Lo tserrotton et lè z'ão ào merião.

On est rudo mau fottu quand on a mau dremi àobin quand on a età d'obedzi dè passà tota 'na né sein poai pi fèrè on sonno! Lo leindéman on est tot regregni et tot grindzo, on s'é-tirè et on bàillè qu'on dianstre tota la djornà, enfin quiet on est mau à se n'èze et n'ia rein que vo remettè atant què 'na bouna pionçaie dézo lo lévet.

Fèrè dinse on iadzo per an, la né dào bou-nan, va onco; mà, quand faut, coumeint bin dái dzeins que ia, passà totès lè nés bliantsès et s'escormants à travailli coumeint on nègre dza lo leindéman, faut don pas s'ébaly se lo sonno vo preind et que vo mettà à sonicà bin adrai se vo restà pi 'na menuta sein budzi ni rémoà.

Ora, vo sedès què pè la Brouye n'ont quasu